

EVELYNE PRELONGE

La Mode au fil de ma vie



EVELYNE PRELONGE

La Mode au fil de ma vie

© EVELYNE PRELONGE, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6769-1

Image : istockphoto/

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PARTIE 1
LYON

1.

Je me souviens parfaitement de ce jour de juin 1981, de l'accueil glacial de la directrice de l'entreprise Madame C., du moment où, à peine arrivée, elle m'abandonne là, pour aller répondre au téléphone.

La porte de son bureau restée entrouverte, des bribes de phrases me parviennent :

— Elle ne correspond pas, ce n'est pas ce que je vous ai demandé.

D'où je suis, je prête l'oreille. De l'autre côté du fil, quelqu'un semble argumenter.

Madame C. prend un ton catégorique, c'est alors que j'entends distinctement :

— C'est ça que vous m'avez envoyé ! Pourquoi n'avez-vous pas respecté celle que j'ai choisie ?

Je me souviens encore parfaitement de ce que j'ai ressenti à cet instant-là, de mon état de sidération. « Ça » c'est moi ?

Le bruit de ses pas me fait sortir de ma torpeur. Elle se campe face à moi, me regardant de la tête aux pieds :

— Vous restez, le recruteur est formel, pour lui, vous êtes l'assistante qu'il me faut. Mais sachez que, moi, je vous demanderai de faire vos preuves. Et puis vous vous nommerez Pascaline, Pascale n'est pas un prénom suffisamment raffiné pour notre maison.

Elle retourne dans son bureau, je suis abasourdie.

Au bout d'un long moment, je m'assois, déconfite. Je pense à ma mère qui a voulu nous donner à mes sœurs et moi justement des prénoms à consonance masculine. Michèle pour ma sœur aînée, Andrée pour ma sœur jumelle, « Soyez indépendantes, et faites-vous respecter » ses mots résonnent dans ma tête. Comme mes sœurs, j'ai conscience que notre génération bénéficie d'une liberté que celle de ma mère n'a pas eue.

Ma fierté piquée au vif, ma légitimité aussi mise à mal, je me demande si j'ai réellement envie de rester. Le recruteur, lui, a cru en moi, d'ailleurs qu'a-t-il réellement décelé ? À 19 ans, je suis fraîchement diplômée d'un BT en industrie de l'habillement de la Martinière à Lyon où les sections mode & textile sont une référence. Des douze étudiantes, je suis la plus jeune, et assurément celle qui

connaît le moins de choses de la vie. C'est à mes professeurs que je pense, aux trois années intenses d'apprentissage, de la conception à la fabrication d'un vêtement, et particulièrement à ma professeuse d'atelier, Madame Monique, d'une grande exigence.

Je me souviens lorsqu'elle m'a convoqué avec deux autres de mes camarades,
— Mesdemoiselles, je présente trois candidatures pour un poste d'assistante de collection. Le directeur du cabinet de recrutement qui a été mandaté va lui-même vous rencontrer. Voici sa carte de visite.

À ce moment-là, j'ai croisé les regards de Véronique et Julie, qui semblaient dire : « Maintenant c'est chacune pour soi ». Madame Monique s'est tournée vers moi et comme pour m'encourager, elle m'a souri. Son regard bienveillant a déclenché en moi un sentiment puissant, celui de se sentir soutenue. J'ai regardé la carte au monogramme minimaliste de luxe noir ivoire avec le nom du directeur.

L'année a été chargée j'ai hâte d'être en vacances, pourtant j'en parle à ma mère en rentrant à la maison. Sans me laisser le choix, elle insiste pour que j'appelle le cabinet de recrutement. Elle va m'accompagner au rendez-vous fixé.

Je suis rassurée qu'elle soit avec moi et ce dont je suis certaine, c'est de déceler de la fierté dans son regard et dans sa voix quand elle me dit :

— Je t'attends dehors.

Après de brèves présentations, le recruteur m'informe que, sur le sol français, l'entreprise, située à Montceau-les-Mines, est le leader européen de la mode enfantine.

Batterie de tests d'évaluation, des cases à cocher, des dessins dont je ne comprends pas l'intérêt. Je m'y plie en pensant m'échapper au plus vite de ce bureau où toutes ces questions me stressent et par-dessus tout l'adresse ne me convient pas, je ne sais même pas où se trouve Montceau-les-Mines.

Lorsque le recruteur revient dans le bureau, je lui tends mes évaluations :

— Revenez dans quatre jours.

Je le remercie et dès que possible, je me précipite dehors.

Quatre jours... Bien peu de temps pour réfléchir à mon look et revisiter mes cours. Selon moi, avoir un style est essentiel, ce n'est pas uniquement s'habiller. La personnalité doit transpirer à travers les couleurs, les matières choisies. Je veux être originale avec élégance. J'ai appris à élaborer un vêtement, le façonner, adapter les matières en fonction du modèle. Faire honneur à tout ce travail me semble primordial pour ce nouvel entretien.

Près de la place de l'Hôtel de Ville, j'ai de précieuses adresses : une mercerie qui regorge de dentelles délicates, passementeries, boutons raffinés en tout genre. Je me décide pour des boutons en nacre et chez mon marchand de tissus, je dénicher un ravissant imprimé de style Liberty.

J'ai réquisitionné deux jours la table du salon familial pour faire le patronage, la coupe et la confection de mon chemisier : manches bouffantes, petites nervures sur le devant, col lavallière, je suis fière de ma réalisation. « Ce qui définit le luxe, ce sont les finitions et la qualité d'exécution ». Je me répète ce que nous disait Madame Monique et je me le répéterais comme un mantra.

Pantalon bien repassé, chaussures cirées, c'est ainsi que je me présente, de nouveau, pour le rendez-vous prévu. Ma mère, rassurée par l'adresse sérieuse, me laisse cette fois y aller seule.

Dès que je passe la porte de son bureau :

— Asseyez-vous. Vous avez la personnalité qu'il faut pour le poste, la directrice de l'entreprise vous attend demain, elle vous expliquera vos fonctions.

Pas le temps de réagir, le recruteur avant de sortir, me tend un document avec toutes les indications pour le rendez-vous de demain et un billet de train. Je suis soulagée d'avoir un aller-retour.

Le bruit des pas de Madame C. me fait sortir de mes pensées, la voilà qui revient avec de la matière sous le bras, et la pose sur la grande table.

— Montrez-moi de quoi vous êtes capable !

Sans rien ajouter de plus, elle repart.

Mes yeux détaillent l'atelier que j'ai à peine regardé depuis mon arrivée. Il y a une machine à coudre industrielle, une surjeteuse, des bobines de fil posées sur une étagère. La pièce n'est pas bien éclairée, pourtant dans notre métier se rapprocher au plus près de la lumière du jour est essentiel pour la justesse des couleurs !

En prenant le molleton de coton blanc entre mes mains, je le trouve moelleux à souhait, je vais m'en servir comme une base de toile à dessin et lui donner vie. Finalement, je pose ma veste sur le dossier de la chaise.

Des feuilles blanches A4 et un pot avec des feutres se trouvent sur le côté de la table. Tout en enfilant ma blouse, mon regard est attiré par un grand rouleau de papier qui semble se confondre avec les murs blancs. C'est parfait ! Récemment j'ai vu une exposition d'artistes d'une modernité absolue, des graffeurs ! Idée ! Faire la mode c'est être dans l'air du temps, je vais m'inspirer du graffiti. J'attrape dans mon cartable mes punaises murales pour fixer le rouleau de papier

le-long d'un pan de mur. Déjà j'ai saisi mes pastels et m'évade dans un monde d'impulsions graphiques où formes et couleurs dégagent une énergie communicative, je suis aux anges !

— Qu'est-ce que c'est que ces griffonnages ?

Bref coup d'œil à Mme C., debout derrière moi qui me regarde d'un drôle d'air.

Je ne tiens pas compte de sa remarque, décroche le papier du mur, le roule et sans me décontenancer je le lui tends :

— Voici l'imprimé pour le molleton.

Je vois ses petits yeux noisette rentrer dans leurs orbites, signe de contrariété. Stupéfaite de ma détermination, elle renoue son carré Hermès, saisit le rouleau et disparaît dans son bureau la tête haute.

Je me sens seule, isolée.

Avachie sur la chaise, je me demande de quelle génération est Mme C. Avait-elle la trentaine dans les années 60-70 ? Au temps du Flower Power quand glisser une fleur dans le canon d'un fusil était le symbole d'une idéologie non violente, né de la protestation contre la corruption des élites au pouvoir. Avait-elle la quarantaine dans les années 70 ? Lorsque la culture Punk a balayé le monde du Peace and love pour fuck the system suite à un climat économique dégradé, à l'état d'une jeunesse urbaine sans foi en l'avenir.

Non, je ne la vois dans aucun des deux, son classicisme bourgeois rend son apparence vraiment vieillotte.

La sonnerie du téléphone me fait sursauter !

Je ne sais pas combien de temps je suis restée là, dans mes pensées. Seule dans l'atelier, je me demande si ce coup de fil m'est destiné. Je décroche pourtant.

À l'autre bout du fil, le chef du personnel se présente et me demande de venir dans son bureau :

— Prenez le couloir sur votre gauche en sortant, première porte à droite.

Le temps de tout ranger dans mon cartable, je prends ma veste sous le bras et je file. Avec beaucoup d'appréhension je frappe à la porte du bureau. Je suis bien consciente que je ne suis pas la bienvenue, je me redresse quand même, après tout j'ai ma fierté.

— Vous prendrez vos fonctions dès demain dans le nouvel espace de création, vous verrez il est design et lumineux. Votre appartement de fonction est tout proche, dans l'enveloppe vous trouverez l'adresse et les clés. Voici votre contrat

de travail, prenez-en connaissance avant de le signer. Bonne chance, Mademoiselle.

L'entreprise est malheureusement trop loin de Lyon, impossible d'envisager de rentrer chez moi tous les soirs. J'essaye de me persuader que c'est une belle opportunité pour un premier emploi.

2.

Le lendemain matin, je découvre avec enthousiasme le nouvel espace de création : La pièce est spacieuse, j'ai un immense bureau ! C'est mon reflet dans les armoires reluisantes qui m'accueille : « Miroir, suis-je la plus belle ? »

Je m'installe en chantant. De blanc immaculé, le bureau devient coloré tel un pantone lorsque je pose tous mes pastels, mes fusains et mon coffret d'aquarelle sur le comptoir. De mon cartable je sors mes ciseaux, ma colle, mes feuilles à dessin...la porte s'ouvre en grand, ma patronne apparaît :

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ! Vous avez un bureau, il sert à quoi ? Rangez-moi tout ça ! Vous avez des armoires en haut derrière vous, plein de tiroirs sur les côtés, des étagères en bas. Je ne veux plus rien qui traîne !

En tournant les talons, Madame C. grommelle :

— Une chatte n'y retrouverait pas ses petits.

— Moi si.

Elle fait volte-face :

— Eh bien, vous en avez du toupet ! Rangez-moi tout ça !

Je m'active : un tiroir pour les couleurs, un autre pour mes ciseaux, mes outils de travail dont mon indispensable perroquet qui permet de tracer les courbes d'encolure, d'emmanchures. Équerre, règle souple graduée et mon mètre ruban trouvent place. Tout est à l'intérieur, plus rien ne dépasse. Armoires fermées, tiroirs bouclés, c'est tout propre, tout net, tout nickel.

Ce design immaculé m'incommode. Je demeure ainsi, le reste de la journée prostrée.

Depuis mon arrivée, je n'ai rien avalé. Je me suis forcée à aller à la supérette de cette ville minière, au ciel gris. En rentrant, je me suis attablée et j'ai mangé. Ce soir, ce sera la deuxième nuit que je passerai dans ce studio, pas confortable et au décor si laid.

Le lendemain matin, coup d'œil à mon reflet dans l'armoire pour me souhaiter une bonne journée, et pour me motiver : Au travail !

Du fil à la finition, le processus de fabrication est assuré d'un bout à l'autre. Je suis vraiment impressionnée par le nombre de personnes qui travaillent dans l'entreprise. Tout est organisé à la perfection. Je prends conscience de l'atout d'une fabrication française, la qualité est irréprochable. Avec enchantement, je